

Guillaume Perrier

FRAGMENT ROMANESQUE D'UNE HISTOIRE DE LA CRITIQUE : le *Swann* de Paul de Man

« Sous les apparences innocentes d'un texte descriptif, l'enjeu moral est en fait suffisamment considérable pour mettre en branle une stratégie rhétorique complexe. »

RELIEF 7 (2), 2013 – ISSN: 1873-5045. P 46-59

<http://www.revue-relief.org>

URN:NBN:NL:UI:10-1-115791

Igitur publishing

© The author keeps the copyright of this article

Le commentaire de Paul de Man consacré à un extrait de *Du côté de chez Swann* est marqué par le vocabulaire technique et les préoccupations textualistes du structuralisme et de la déconstruction. Les catégories rhétoriques y sont privilégiées de manière presque exclusive, au détriment des catégories existentielles que le critique employait auparavant. Le présent article, au terme d'un travail de contextualisation du texte critique, met en évidence ses enjeux existentiels sous-jacents, en lien avec ceux du texte de Proust.

Un voile opaque recouvre le chapitre « Proust » d'*Allégories de la lecture*, de Paul de Man. Ce texte critique consacré à un passage de « Combray II », plus précisément à un double passage, sur la fille de cuisine surnommée « la Charité de Giotto » et sur la lecture solitaire du héros enfant à Combray (Proust, I, 79-87), n'est pas vraiment d'actualité. C'est un texte daté, diront certains, marqué par des préoccupations dépassées, d'ordre rhétorique, en particulier par le paradigme métaphore/métonymie. Mais il revêt un certain intérêt historique, théorique et critique, si l'on considère qu'il était, déjà en son temps, inactuel. C'est ce que l'on peut montrer par un travail de mise en perspective. Plutôt qu'une thématique de la lecture (Watt) ou un commentaire de ce commentaire (Garritano), aussi précieux qu'indispensables, il s'agit de proposer ici une contextualisation plurielle du texte critique en rappelant certaines données, les unes très générales, historiques et biographiques, les autres très précises, textuelles et paratextuelles, voire génétiques. On verra que

cette réflexion sur un fragment de la critique proustienne est indissociable des enjeux du texte de Proust lui-même, qu'elle permet d'éclairer, notamment sur la question du rapport hypothétique entre allégorie et lecture¹.

L'histoire d'un critique

Il faut d'abord rappeler quelques faits relatifs à la vie du critique, qui ont été divulgués après sa mort. Le romancier Henri Thomas en donne un résumé assez piquant dans une lettre du 25 juillet 1988 à Robert Gallimard, à l'époque de la polémique déclenchée par la révélation d'Ortwin de Graef sur les écrits de jeunesse de Paul de Man :

Dans mon roman *Le Parjure*, je pars de ce que Paul de Man m'avait raconté, souvent en riant[,] de son mariage en Amérique, où il avait réellement oublié de préciser qu'il avait déjà été marié en Belgique, ce que sa femme de Belgique, elle, n'avait pas oublié : elle vivait en Argentine, et le menaçait de venir le confondre aux USA où elle planterait une tente (littéralement) sur le campus de Harvard où lui commençait à s'illustrer dans la critique philosophique et littéraire, où elle lancerait contre lui l'accusation de parjure (perjury). Ce que j'ignorais, que Paul de Man m'a toujours laissé ignorer, c'est que son épouse [...] disposait d'un terrible moyen de chantage – dont elle ne s'est jamais servi parce que l'arme pouvait faire boomerang – elle savait que Paul de Man, avant de s'échapper vers les USA, avait écrit des centaines d'articles favorables à l'idéologie hitlérienne, qu'il avait sans doute aussi complètement oubliés que son premier mariage. (486-487)

Tout ce qu'écrit ici Henri Thomas n'est pas à prendre au pied de la lettre : « des centaines d'articles favorables à l'idéologie hitlérienne » et « s'échapper vers les USA » sont d'énormes exagérations. Paul de Man s'est rendu aux USA légalement, pour la première fois en 1947, deux ans après être passé devant un tribunal d'épuration qui n'a retenu aucune charge contre lui, et cinq ans après avoir démissionné du journal *Le Soir*, où il tenait une chronique littéraire. Mais il y a sans aucun doute, de la part d'un jeune homme âgé d'une vingtaine d'années, deux actions, l'une publique, l'autre privée – peut-être liées comme le suggère Henri Thomas – qu'il a pu regretter par la suite : l'engagement prématuré, entre 1940 et 1942, dans le principal quotidien belge, contrôlé par les nazis; le remariage aux Etats-Unis après l'abandon de sa famille en Belgique.

Ces faits ont dû peser d'une manière ou d'une autre sur la pensée de Paul de Man, longtemps encore après les faits, consciemment ou inconsciemment. Henri Thomas le gratifie – et se gratifie lui-même, en vertu d'une disposition bien analysée par Jacques Derrida (2002) chez le narrateur du *Parjure* – d'une faculté d'oubli hors du commun. Mais le passé enfoui n'est

peut-être pas totalement dénué d'effets lorsque Paul de Man évoque l'intériorité secrète d'un personnage (232) et l'enjeu moral d'un texte (236) – qui plus est à propos d'un jeune homme passionné de littérature qui contrevient aux injonctions familiales et dont les lectures sont recommandées par un ami juif, lequel est la cible de plaisanteries antisémites de la part du grand-père du héros (Proust, I, 89-90); sans compter l'origine juive de Proust et le nom de Swann qui orne le livre où se trouve l'extrait commenté.

Réciproquement, Proust n'est pas absent des textes de jeunesse de Paul de Man, avant même la période de la collaboration. Au début de la guerre, avant l'invasion allemande, un de ses premiers articles est publié dans une revue (démocratique et antifasciste) liée à l'Université Libre de Bruxelles. Cet article sur Gide du 30 novembre 1939 est illustré d'un portrait de Paul de Man lui-même, dessiné, ou plutôt caricaturé, qui donne une idée du jeune homme de vingt ans, apparu précocement sur le devant de la scène. Le jeune critique évoque Proust comme l'auteur d'une « introspection rigoureuse et lucide », qui soumet son écriture à des « lois sévères », à « une discipline très rigoureuse de l'esprit », à « un point de vue plus universel, plus objectif alors même qu'il s'agit de questions profondément personnelles » (1988, 11-12).

Un autre article de la même période (janvier 1940) compare Proust non seulement à Gide mais à D. H. Lawrence, Kafka et Hemingway. Selon l'auteur, les romanciers modernes sont à la recherche de « la vérité complète » et s'opposent à « toute simplification qui fausserait la vérité de la nature humaine ». Loin de mettre de l'ordre dans le roman, cette entreprise donne lieu à « un chaos anarchique », l'homme étant « essentiellement mobile, continuellement bouleversé par de nouvelles aspirations, toujours à la recherche d'un équilibre ou occupé à perdre celui qu'il a provisoirement acquis » (188a, 16-17). Ce développement préfigure la définition du langage littéraire en général et du langage de Proust en particulier, que Paul de Man donnera beaucoup plus tard dans le texte qui nous intéresse.

À vingt-et-un ans, il devient le chroniqueur littéraire attitré du grand quotidien *Le Soir*, grâce à l'entremise de son oncle Henri de Man – l'homme le plus connu, encore aujourd'hui, de la famille de Man, un homme politique et un penseur important, théoricien et dirigeant du parti socialiste belge dans les années 1930, qui prend position pour la collaboration au début de l'occupation. Henri de Man est proche de son neveu et a le malheur d'intervenir en sa faveur, pour lui procurer une position avantageuse dans un contexte terrible. Lui-même s'exile en Suisse en 1941 tandis que Paul continue sa carrière de chroniqueur jusqu'en novembre 1942.

La lecture de certaines chroniques permet d'esquisser le portrait intellectuel du jeune critique sans nous éloigner de Proust – le rapport, s'il n'apparaît pas immédiatement, sera précisé dans la suite de cet article. Un article du 14 octobre 1941 est consacré à l'ouvrage récent de Daniel Halévy, *Trois épreuves*. L'ancien camarade de classe de Proust au lycée Condorcet, ardent dreyfusard à l'époque de l'Affaire, brouillé par la suite avec Proust, notamment à cause de ses penchants nationalistes, passé à la droite de la droite en 1934, finalement pétainiste, analyse la défaite de la France en 1940 de son point de vue d'historien. Paul de Man rend compte positivement de l'ouvrage, quoique sans enthousiasme. Dans un passage très ambigu, il évoque le « climat trouble » de l'occupation, les « pires arrivismes » et les « nobles dévouements », pour conclure à la nécessité d'une « collaboration immédiate » (1988, 154). Ces formulations sont caractéristiques de l'habileté rhétorique du jeune critique, mais surtout de son fourvoiement intellectuel et de sa complaisance pour l'idéologie dominante, qu'il contribue à diffuser, quoi qu'il pense en son for intérieur.

Deux chroniques, datées du 16 juin et du 20 juillet 1942, sont consacrées à Robert Poulet, écrivain, frère aîné du critique Georges Poulet. Robert Poulet est une figure littéraire des années 1930 en Belgique, notamment grâce à son roman d'inspiration surréaliste, *Handji* (1931), salué par Antonin Artaud dans la NRF. Auteur d'un pamphlet intitulé *La Révolution est à droite* (1934), il devient un acteur important de la collaboration intellectuelle pendant l'occupation. Paul de Man a le mérite de défendre les courants littéraires d'avant-guerre mais il n'exprime aucune réticence idéologique à l'égard de la pensée de Robert Poulet, concentrant ses critiques sur certains aspects formels, notamment le manque de composition (1988, 242-43 et 252). Entre ces deux chroniques sur Robert Poulet, on trouve un texte consacré à la poésie française et à la revue *Messages*, daté symboliquement du 14 juillet 1942 (1988, 250-251). C'est un fait isolé qu'il faut mettre au crédit de Paul de Man, même s'il n'efface pas le souvenir de certains textes honteux, notamment « Les Juifs dans la Littérature actuelle », paru quelques mois auparavant, le 4 mars 1941 (1988, 45). La revue de poésie dirigée par Jean Lescure est une revue résistante. Le numéro suivant sera publié à Bruxelles même pour échapper à la censure française, avec l'aide de Georges Lambrichs, ami de Paul de Man qui l'a aidé à trouver un poste dans une société d'édition (Hamacher, Hertz et Keenan, 436, Lambrichs et Lambrichs, 54). Entre-temps, en novembre 1942, le chroniqueur de vingt-trois ans quitte *Le Soir*; dans une lettre adressée à la direction de Harvard, il écrira qu'il a démissionné à cause de l'emprise croissante des nazis sur le journal (Waters).

Il n'est pas inutile d'avoir en tête cet arrière-plan historique et intellectuel, cette expérience de la rhétorique journalistique et de la critique littéraire, pour lire les textes plus tardifs de Paul de Man.

L'allégorie et la lecture

Il existe trois versions publiées du commentaire sur Proust. La plus connue et la plus accessible en France est celle que l'on trouve sous le titre « La lecture (Proust) », dans *Allégories de la lecture*, publié en 1989 (83-106). Dans la version anglaise de ce livre, publiée par Paul de Man lui-même en 1979, le titre du chapitre sur Proust est « *Reading (Proust)* » (53); où l'on voit que le double sens du titre se perd à la traduction : le substantif « La lecture (Proust) », soit, mais aussi le gérondif « En lisant (Proust) ». L'ambiguïté du titre anglais fait écho au deuxième paragraphe du texte, dans lequel Paul de Man se demande si le commentaire du passage de « Combray » sur la lecture permettra de théoriser la lecture de l'œuvre de Proust (1972, 231-32). L'ambition du critique est plutôt de théoriser la lecture de l'œuvre indépendamment de ce que pensait l'auteur, de découvrir « les structures distinctives de la lecture », c'est-à-dire la lecture avec un grand « L », l'idée de lecture allégorisée dans le texte littéraire (249-50).

Le rapport entre allégorie et lecture est mis en avant à plusieurs moments-clés, notamment à la fin du commentaire, où la scène de lecture à Combray est décrite comme une fresque allégorique. Proust aurait écrit « *LECTIO* » sous son récit, de même que Giotto a écrit « *KARITAS* » sous l'allégorie de la Charité. La même contradiction anime l'allégorie proustienne de la lecture et les allégories morales de Giotto. La figure de la Charité n'est pas charitable. Le sens lu par le lecteur n'est pas le sens dit par le narrateur (249-250). Il ne s'agit pas de discuter ici le détail d'une démonstration serrée, mais d'interroger le rapport fondamental qui est posé entre allégorie et lecture, et cela pour au moins d'eux raisons.

La première est d'ordre théorique. Les spécialistes distinguent plus ou moins fermement deux sens du mot allégorie, certains réfutent même toute parenté et invoquent une confusion tardive, purement verbale (voir Strubel, 19-91). D'une part, il y a le sens d'image ou de récit allégorique, comme chez Giotto ou comme dans le *Roman de la Rose*; d'autre part, celui de lecture, d'interprétation allégorique, comme dans les quatre sens de l'écriture. Dès lors que l'on parle d'allégorie dans un texte littéraire où il n'y a pas explicitement une représentation allégorique, on ouvre un espace intermédiaire entre les deux sens du mot, ou on crée un troisième sens qui les rassemble.

La deuxième raison est plus concrète, d'ordre textuel et génétique : Paul de Man tend à fonder objectivement ce rapport entre allégorie et lecture dans le texte de Proust. Il avance que le passage sur la « Charité de Giotto » et la scène de lecture sont étroitement liés. Il faudrait citer ici tout le début du texte de Paul de Man, qui donne des indications en apparence purement pratiques sur le découpage du texte commenté, mais qui introduit en fait une visée argumentative très forte. Le commentateur fait d'abord commencer son étude à la page 82 de l'édition Pléiade alors en vigueur, puis il se corrige et la fait commencer à la page 80, nommant le passage sur l'allégorie « première partie du passage »; il l'inclut après coup dans le même extrait. On est même frappé par l'affirmation catégorique et quelque peu contradictoire du critique : « Le texte sur la lecture [...] (p. 82-88) se découpe très distinctement » (232) et « La première section du passage ne traite pas de la lecture [...]. Pourtant cette première partie est fortement articulée à la suivante » (233). Il y a là un investissement quasi personnel, qui peut s'expliquer par le fait que le critique engage implicitement la validité de son interprétation, son aboutissement, à savoir la définition d'une allégorie de la lecture. Il insiste sur la phrase-clé de Proust qui relie justement les deux passages : « Pendant que la fille de cuisine – faisant briller involontairement la supériorité de Françoise, comme l'Erreur, par le contraste, rend plus éclatant le triomphe de la Vérité – servait du café qui, selon maman, n'était que de l'eau chaude qui était à peine tiède, je m'étais étendu sur mon lit, un livre à la main... » (Proust, I, 82, De Man, 1972, 233). Le critique en arrive à cette idée que le passage sur l'allégorie domine la scène de lecture, qu'il lui donne tout son sens. « La polarité allégorique Erreur Vérité surmonte et coiffe un passage qui sera particulièrement riche en polarités tournoyantes » : cette phrase résume presque tout le commentaire et contient en outre la définition du langage littéraire selon Paul de Man, déjà esquissée dans le texte de 1940.

Or, nous avons accès aujourd'hui aux manuscrits, au dossier génétique qui propose une datation vraisemblable des cahiers en question, notamment grâce aux travaux de Robert Brydges et Akio Wada. Est-ce que les deux passages n'en font qu'un dans les manuscrits ? Est-ce qu'ils sont contemporains ? La réponse est non. Il y a deux passages différents, ce qui oppose de prime abord un démenti aux assertions de Paul De Man. Le passage sur la « Charité de Giotto » figure sur les versos du Cahier 8, le premier cahier faisant état d'une version suivie de « Combray ». La première mise au net de « Combray » date de 1909 dans les Cahiers 9, 10 et 63 : le passage sur la « Charité de Giotto » figure ainsi sur les rectos du Cahier 10, intégré cette fois dans un récit continu. Or, il n'est pas articulé avec le passage sur la lecture, qui

n'existe pas encore comme tel, mais avec le récit des discussions entre Françoise et Tante Léonie. La citation-clé (au folio 51 recto) qui articule les deux passages ressemble, dans sa première partie seulement, à la citation de Paul de Man prise dans le texte publié :

Pendant que la fille de cuisine, faisant ~~éclater~~ <briller> involontairement la supériorité de Françoise comme l'Erreur ~~sert~~ par le contraste rend plus éclatant le triomphe, de la vérité, nous servait du café qui selon maman n'était que de l'eau chaude, et montait ensuite dans nos chambres de l'eau dite chaude mais qui n'était que tiède, <ma tante devisait avec Françoise en attendant « l'heure d'Eulalie ». Elle lui annonçait qu'elle venait de voir passer Mme Goupil, « sans parapluie, avec la robe qu'elle s'est fait faire à Chateaudun. [...] »>

Ce n'est que dans le Cahier 14, qui date de 1910, que l'on trouve l'articulation entre « la Charité de Giotto » et la lecture solitaire du héros. C'est l'esquisse 36 de la nouvelle édition Pléiade (Proust, I, 759), qui commence par « La fille de cuisine était une institution etc. » (référence au passage sur les allégories déjà dactylographié en 1909), qui se trouve donc inséré ici dans un nouveau contexte. Après un trait ondulé qui symbolise la reprise de tout ce passage, on lit le début de la phrase de liaison avec un autre « etc. », abréviation qui signifie ici que toute la proposition subordonnée est reprise à l'identique, tandis que la proposition principale est modifiée, la tante Léonie faisant place au héros lecteur. Voici donc une transcription du manuscrit original, au folio 68 recto du Cahier 14 :

Tandis que la fille de cuisine faisait briller involontairement etc, je ~~étant sur mon~~ <étendu sur mon lit> ~~si l'après-midi était trop chaud~~ s'il faisait trop chaud pour sortir ~~en~~ avant que le soleil ait un peu baissé, les volets et les rideaux [plusieurs mots ou lettres barrés illisibles] <presque> fermés et ne laissant entrer de jour que ce qu'il fallait pour lire, la splendeur du jour ne m'était rendue sensible <si c'était un jeudi> que par la sonorité des coups frappés par l'emballeur* qui ayant appris <par Françoise> que ma tante ne reposait pas en profitait pour clouer une caisse.

C'est ici le début du passage sur la lecture, qui montre comment le héros éprouve la sensation totale de l'été, à partir du lieu clos, frais, de la chambre où il s'est réfugié pour lire, contre l'avis de sa famille qui veut le voir s'épanouir au grand air².

Comme tout argument génétique, celui-ci est à double tranchant : si Proust a d'abord rédigé les deux passages indépendamment l'un de l'autre, en définitive il les fortement articulés au moyen de cette phrase binaire, qui est devenue une articulation majeure, porteuse de sens. Proust, en relisant ses manuscrits, en se comportant comme lecteur de soi-même, a perçu la

dimension allégorique de la scène de lecture. Cette dernière donne tout son sens à la double allégorie de l'Erreur et de la Vérité inventée d'abord comme une plaisanterie de Swann. Allégories morales de Giotto et allégorie heuristique de la lecture correspondent à deux jets d'écriture différents, mais elles sont fortement reliées par la plume de Proust.

Stratégie rhétorique et enjeu moral

Revenons aux différentes versions du texte de Paul de Man. La version anglaise de 1979, quoique établie par Paul de Man lui-même et comportant certaines modifications significatives, n'est pas la version originale de ce texte. Pour trouver la version originale, qui est en français, il faut remonter à un ouvrage collectif intitulé *Mouvements premiers*, publié en 1972. Le titre du chapitre de Paul de Man sur Proust, est simplement, explicitement « Proust et l'allégorie de la lecture ».

1972 est une date importante pour les études proustiennes, juste après le centenaire de la naissance de Proust. On voit paraître en l'espace de deux années des ouvrages et des discussions importantes (l'avenir dira si le centenaire de *Du côté de chez Swann* aura été aussi productif). Paul de Man se réfère explicitement (235, n. 6) à « Métonymie chez Proust ou la naissance du récit », l'article de 1970 dans la revue *Poétique* qui sera repris dans *Figures III* en 1972. Le paradigme métonymie/métaphore est plus que jamais dans l'air du temps. Paul de Man dans son commentaire, à la suite de Genette, traque les métonymies cachées sous les métaphores. Mais il ne faut pas manquer une différence plus fondamentale. Paul de Man refuse et critique la continuité opérée par ses contemporains, notamment par Genette, entre la description linguistique, grammaticale de la langue, et sa description rhétorique. Il refuse la lisibilité prétendue des figures de style, la réduction de l'écart stylistique, pour mettre en évidence l'écart toujours croissant entre sens propre et sens figuré, pour révéler le « dire autre » de l'allégorie. De ce point de vue, le point culminant de son analyse est le commentaire du début du passage sur la lecture et l'analyse de la métaphore oubliée, « torrent d'activité », par laquelle le narrateur proustien décrit paradoxalement sa passivité de lecteur (238-239).

Le texte de 1972 n'est pas adressé à Genette mais à Georges Poulet. L'ouvrage collectif dans son entier, *Mouvements premiers*, est un volume d'hommage au célèbre auteur d'*Études sur le temps humain*, à la suite de son départ à la retraite. Il est sous-titré : « études critiques offertes à Georges Poulet ». Le premier paragraphe est un vibrant hommage à Georges Poulet, une synthèse parfaite de *L'Espace proustien* sur l'idée de discontinuité, des deux chapitres antagonistes d'*Études sur le temps humain I* et d'*Études sur le*

temps humain IV sur la rétrospection et la prospection, mais aussi du chapitre Proust de *La Conscience critique* sur la critique comme souvenir. La version de 1979 et la traduction de 1989 conservent la majeure partie de cet hommage mais suppriment sa touche finale.

En apparence, tout oppose la critique philosophique de Georges Poulet, qui cherche à dépasser l'aspect formel du langage pour atteindre l'essence invariable d'une expérience de pensée unique, et celle de Paul de Man, surtout dans la dernière période de sa carrière qui privilégie les catégories rhétoriques (De Graef, xi). Or, une simple recherche biographique et bibliographique permet de découvrir un certain nombre d'affinités et de différences paradigmatiques, plus complémentaires qu'hétérogènes entre les deux critiques. Tous deux sont nés en Belgique, à une petite génération d'écart, ce qui fait de Georges Poulet un compatriote et un aîné. L'un est wallon, l'autre flamand, mais la culture française les rassemble et ils se sont tous deux exilés de leur pays, pour s'en éloigner presque définitivement et faire une carrière de professeur à l'étranger.

C'est précisément la carrière de professeur qui les rassemble. Après vingt longues années en Ecosse, qui lui ont permis de ne pas connaître l'occupation, Georges Poulet devient professeur aux Etats-Unis en 1952, à l'Université Johns Hopkins de Baltimore; Paul de Man occupera un poste dans la même université en 1968, après avoir été étudiant puis enseignant dans différentes universités américaines. Entretemps, en 1957, Georges Poulet est nommé à Zürich, et en 1963, Paul de Man devient professeur « ordinarius » dans la même université; les deux hommes se côtoient pendant quatre ans, jusqu'en 1967. En 1966, Paul de Man participe au fameux colloque de Cerisy dirigé par Georges Poulet, « Les tendances actuelles de la critique », publié sous le titre *Les Chemins actuels de la critique*. Leur programme de recherche est étroitement imbriqué, et ils publient chacun un livre sur la critique littéraire, la même année 1971 : *La Conscience critique* et *Blindness and Insight*.

Un des chapitres du livre de Paul de Man est consacré à Georges Poulet. En fait, il s'agit de la reprise modifiée, en traduction, d'un article paru en 1969 dans la revue *Critique* : un compte rendu de deux ouvrages de Georges Poulet, *Mesure de l'instant. Etudes sur le temps humain volume IV* et, *Benjamin constant par lui-même*, dans la collection « Les Écrivains de toujours ». Le compte rendu de Paul de Man est un éloge très prononcé, qui confère à l'œuvre du critique la valeur d'une œuvre littéraire. La définition du langage critique de Georges Poulet, comme « mouvement, alternatif ou pivotant, des polarités des valeurs et des certitudes », reprend la définition du langage littéraire de 1940 et

préfigure à son tour la description du texte de Proust comme jeu des « polarités tournoyantes » entre Erreur et Vérité.

Paul de Man accorde une place importante à Proust dans cet article, mais il ne néglige pas Benjamin Constant. Il relève les analyses sur la personnalité extraordinaire de l'auteur d'*Adolphe*, capable de donner un nouveau sens à son existence, d'introduire une rupture radicale dans sa vie, mais capable aussi de rester passif et indifférent au milieu des crises affectives ou politiques les plus violentes. Paul de Man ne relève pas dans le détail les longs développements de Georges Poulet sur les revirements politiques de Benjamin Constant, entre la Révolution, l'Empire et la Restauration, ni sur ses tourments amoureux, sa relation houleuse avec Mme de Staël, son mariage secret avec Charlotte von Hardenberg. Mais il a pu reconnaître dans ce portrait certains de ses traits, ou de ses mésaventures.

Or, si l'on ouvre le livre de Georges Poulet à la première page, on lit en toutes lettres : « à Paul de Man ». Cette dédicace est la première trace d'une complicité entre les deux critiques, la plus discrète, mais peut-être la plus forte. Durant la période où ils se sont côtoyés à Zürich, ils ont sans doute évoqué leur passé respectif, leurs errances personnelles et professionnelles. Ils ont sans aucun doute évoqué la figure de Robert Poulet. En 1945, ce dernier a été jugé par un tribunal et, contrairement à Paul de Man, il a été condamné à la peine capitale. Il a connu le couloir de la mort, avant que sa peine soit commuée en exil. Il a continué en France ses activités de journaliste, critique et pamphlétaire d'extrême-droite, en côtoyant notamment Céline, dont il a publié des entretiens et un livre posthume, *Le Pont de Londres (Guignol's Band II)*. Georges Poulet a pu éprouver une certaine sympathie fraternelle pour Paul de Man, le considérer comme une sorte d'*alter ego* incarnant ce qu'il aurait pu vivre s'il était resté en Belgique pendant la guerre.

Après le départ de Georges Poulet pour son dernier poste à Nice, après la dédicace du *Benjamin Constant* et la recension dans *Critique*, le dialogue continue à distance dans la version anglaise du texte sur Poulet, dans *Blindness and Insight*. Pour souligner la dimension littéraire de l'œuvre de Georges Poulet, Paul de Man cite les écrits de jeunesse de Poulet lui-même, parus sous un pseudonyme, Georges Thialet, notamment un roman de 1927, *La Poule aux œufs d'or*. Paul de Man dévoile en note, noir sur blanc, l'identité entre Georges Thialet et Georges Poulet (85), auquel on peut donc attribuer, outre ce roman, des articles importants parus dans les années vingt dans des revues littéraires belges. Ces articles figurent dans les archives que Georges Poulet a laissées à Jean Starobinski et qui sont conservées à Berne, aux Archives littéraires suisses (ALS). Rien de commun avec les articles de Paul de Man pendant la guerre,

mais on voit l'importance de ce dialogue complice entre les deux critiques, autour d'un passé différent mais plus ou moins secret et connu réciproquement. On comprend mieux l'hommage à Georges Poulet dans le texte sur Proust de 1972. Ce n'est qu'une réplique dans une série d'échanges. Paul de Man opère un déplacement, de Benjamin Constant à Marcel Proust, une remontée dans le temps, de l'âge adulte à l'enfance, de l'activité d'écrivain aux premières lectures.

La version de 1972 est la plus claire des trois à cet égard. Certains énoncés sont transparents, par exemple celui-ci : « Sous les apparences innocentes d'un texte descriptif, l'enjeu moral est en fait suffisamment considérable pour mettre en branle une stratégie rhétorique complexe » (236). Cette phrase est d'autant plus frappante qu'elle introduit une certaine tension avec le reste du texte, et avec les autres écrits de Paul de Man de la même époque, en définissant « l'enjeu moral » du texte comme plus fondamental et déterminant que la « stratégie rhétorique ». Le commentaire insiste sur les pressions familiales subies par le héros et sur le plaisir coupable qu'il éprouve à se retirer du monde pour s'adonner à la lecture. Le lien avec les allégories de Giotto est renforcé, puisque les Vices et les Vertus représentent précisément une alternative morale, et sous la plume de Proust, une incertitude, un va-et-vient, qui amène à reconsidérer l'identification du bien et du mal, à reconnaître l'un sous les apparences de l'autre. Le vice solitaire de la lecture pourrait s'avérer une vertu, et la vertu du plein air, de l'action virile, de la sociabilité, des obligations familiales, pourrait s'avérer un vice. Ce qui est en jeu, c'est toujours le lien entre le passage sur les allégories et la scène de lecture.

Paul de Man dégage un thème récurrent dans « Combray », le thème du lieu clos : le « temple de Vénus » qu'est l'ancre de Françoise, le « cabinet » de l'oncle Adolphe lequel est présenté comme « grand initiateur aux ambiguïtés morales » – souvenir de l'oncle Henri ? –, la « chambre » où lit le héros, la « petite guérite » dans le jardin où il se réfugie quand on le force à sortir, autant d'images qui sont condensées ensuite, quand commence la description des différents niveaux de conscience du jeune lecteur : la pensée du héros est « comme une autre crèche au fond de laquelle [il] sentai[t] qu'[il] restai[t] enfoncé, même pour regarder ce qui se passait au dehors » (232). À travers ce thème du repli et de la lecture, il est possible que Paul de Man rende hommage à l'attitude de Georges Poulet pendant les années 1930 et 1940. Avec ses amis, Georges Poulet évoquait l'Ecosse comme un abri contre un monde en décomposition, comme un milieu neutre qui lui a permis de se consacrer à l'étude de la littérature (Poulet et Raymond, 10). Il ne s'agit pas de faire l'éloge

du désengagement, mais force est de constater que, d'un milieu maurassien où la plupart des intellectuels sont devenus collaborateurs, et malgré un pessimisme radical sur la nature humaine, Georges Poulet a réussi à se dégager pour produire une œuvre critique que l'on peut qualifier d'humaniste – au contraire de son frère condamné à mort, ou de Paul de Man dont la vie a été marquée par un engagement trop précoce, par une volonté d'action, une ambition excessive et sans doute aussi par un environnement familial douteux.

Le héros-narrateur de « Combray », lui aussi, sait résister aux tentations extérieures et rester fidèle à ses aspirations intimes. Dans cette perspective, le passage sur la lecture peut être rapproché des propos bien connus du *Temps retrouvé* sur la condamnation du dilettantisme et la justification de la vie par la littérature, ou de ceux qui récusent toute forme d'engagement, aussi bien du côté de la littérature populaire que de la littérature patriotique (Proust, IV, 466, 474). Or, dans cette optique, le texte de « Combray » va plus loin, peut-être porté par l'innocence et l'enthousiasme de l'enfance évoquée dans le récit. En effet, ce n'est pas seulement la création littéraire qui justifie le retrait et le désengagement total du héros-narrateur, mais la simple lecture. Et ce retrait, cette lecture donnent accès à une perception plus complète du monde que l'action elle-même. La distinction entre lecture et écriture n'est pas indifférente quand un critique s'adresse à un autre critique. C'est cette aventure de la critique que le *Swann* de Paul de Man donne à lire, et que l'on peut qualifier de romanesque, non pas pour atténuer la gravité des enjeux qu'elle implique, mais pour montrer à quel point elle s'est rapprochée du langage littéraire – sans se confondre avec lui.

Notes

1. Ce texte est issu à l'origine d'un travail de recherche destiné à une communication intitulée « Georges Poulet et Paul de Man lecteurs de "Combray" », prononcée dans le cadre du « séminaire Proust II » à l'Institut des Textes et Manuscrits Modernes (ITEM, unité mixte de recherche CNRS-ENS Paris), à l'invitation de Philippe Chardin et Nathalie Mauriac Dyer, le 10 décembre 2012. Cette communication s'étant concentrée sur le cas de Georges Poulet, et ayant fait l'objet d'une publication séparée sous le titre « La mémoire du critique : Georges Poulet et Marcel Proust », un prolongement s'est avéré nécessaire pour traiter plus en détails le cas de Paul de Man. Que Karen Haddad et Franc Schuerewegen, ainsi que Vincent Ferré, soient remerciés d'avoir accueilli ce développement imprévu dans le cadre du colloque « Swann à Nimègue, Swann à Nanterre ».

2. Les Cahiers cités sont conservés à la Bibliothèque nationale de France sous les cotes NAF16650 (Cahier 10) et NAF 16654 (Cahier 14). Ils sont consultables en ligne sur le site Gallica.

Ouvrages cités

- Robert Brydges, « Remarques sur le manuscrit et les dactylographies du Temps perdu », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 15, 1984, 11-28.
- Jacques Derrida, « Le parjure, peut-être ("brusques sautes de syntaxe") », *Études françaises*, vol. 38, n° 1-2, 2002, 15-57.
- Ortwin de Graef, *Serenity in Crisis. A Preface to Paul de Man, 1939-1960*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1993.
- Paul de Man, « Vérité et méthode dans l'œuvre de Georges Poulet », *Critique*, n° 266, juillet 1969, 608-623; « The Literary Self as Origin : The Work of Georges Poulet », *Blindness and Insight. Essays in the Rhetoric of Contemporary Criticism* [1971], Minneapolis, University of Minnesota Press, 1983, 79-101.
- Paul de Man, « Proust et l'allégorie de la lecture », *Mouvements premiers. Études critiques offertes à Georges Poulet*, Paris, José Corti, 1972, 231-250.
- Paul de Man, *Allegories of Reading. Figural language in Rousseau, Nietzsche, Rilke, and Proust*, New Haven-London, Yale University Press, 1979, 57-78; *Allégories de la lecture*, trad. Thomas Trézise, Paris, Galilée, 1989, 83-106.
- Paul de Man, *Wartime journalism. 1939-1943*, Werner Hamacher, Neil Hertz et Thomas Keenan (éd.), Lincoln-London, University of Nebraska press, 1988.
- Daniele Garritano, « De Man chez Proust : allegoria, traduzione e pratica del dettaglio », *Quaderni Proustiani*, 2013, 121-129.
- Werner Hamacher, Neil Hertz, Thomas Keenan (dir.), *Responses. On Paul de Man's wartime journalism*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1989.
- Gilberte Lambrichs et Louise Lambrichs, « Le chemin de Georges Lambrichs », *La Revue des revues*, n° 32, 2002, 52-69.
- Georges Poulet, *Benjamin Constant par lui-même*, Paris, Seuil, 1968.
- Georges Poulet et Marcel Raymond, *Correspondance. 1950-1977*, Pierre Grotzer (éd.), Paris, José Corti, 1981.
- Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu* [1913-1927], Paris, Jean-Yves Tadié (éd. dir.), Gallimard, 1987-1989, 4 vol.
- Armand Strubel, *Allégorie et littérature au Moyen Âge : « Grant senefiance a »*, Paris, Honoré Champion, 2002.
- Henri Thomas, *Le Parjure* [1964], Paris, Gallimard, 1994.
- Henri Thomas, *Choix de lettres. 1923-1993*, Joanna Leary (éd.), Paris, Gallimard, 2003.
- Akio Wada, *La Création romanesque de Proust : la genèse de « Combray »*, Paris, Honoré Champion, 2012.
- Lindsay Waters, « Introduction. Paul de Man : Life and Works », dans Paul de Man, *Critical Writings. 1953-1978*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1989, p. vii-lxxiv.
- Adam Watt, *Reading in Proust's A la recherche : « le délire de la lecture »*, Oxford, Oxford University Press, 2009.